

LYON ARTISTIQUE

THÉÂTRAL, LITTÉRAIRE, MUSICAL

Publication hebdomadaire illustrée paraissant le Dimanche

— Les manuscrits ne sont pas rendus —

ADMINISTRATION, RÉDACTION, ANNONCES :

Sté de Publicité Artistique et Commerciale

LYON, 12 et 14, rue Bellecordière, LYON

ABONNEMENTS

LYON ET LE RHONE		DÉPARTEMENTS	
Six Mois	4 fr.	Six Mois	5 fr.
Un An	8 fr.	Un An	10 fr.

SOMMAIRE

TEXTE — Le concert Richter, Stolz. — Lettre Parisienne, Charles Dulot. — En voulez-vous des Affiches? Firluth. — Les Excursions du Dimanche. — José Dupuis. — Concerts et Spectacles. — Bibliographie — Echos et Nouvelles.

ILLUSTRATIONS. — Hans Richter. — Dessins comiques d'actualité. — Vues des environs de Lyon.

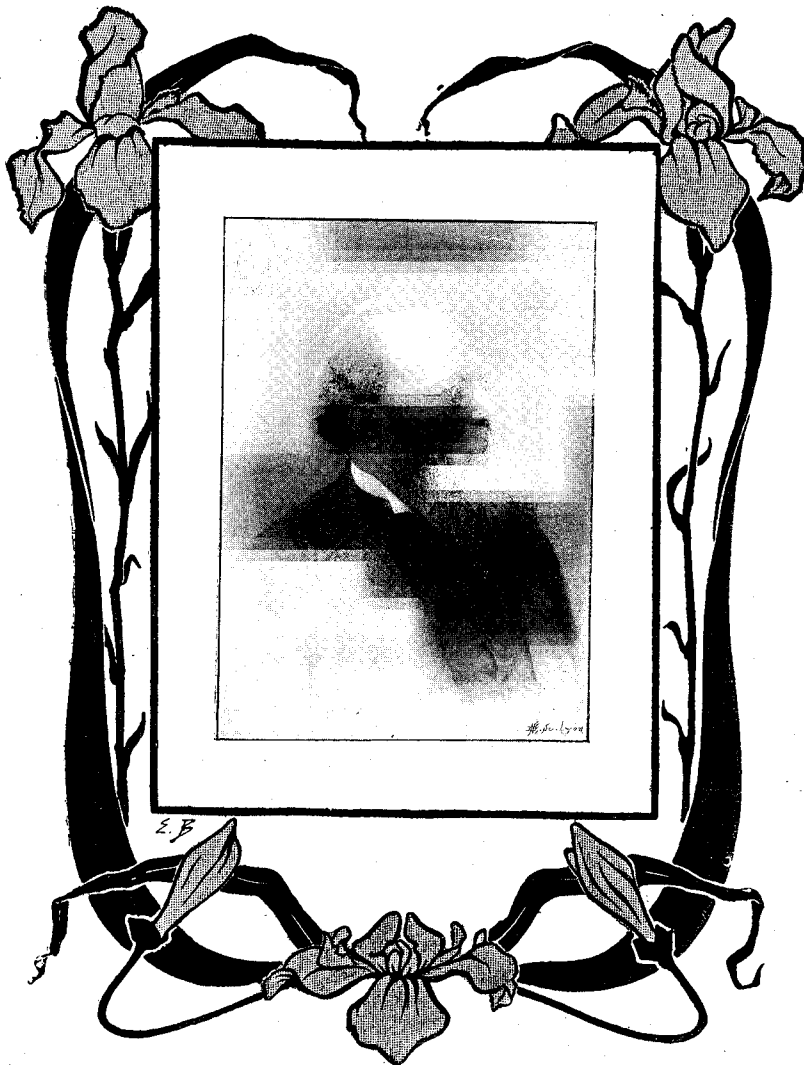


LE CONCERT RICHTER

LE concert donné, le 4 mai, au Casino, par l'orchestre de la Philharmonique de Berlin, sous la direction de Hans Richter, a été une véritable solennité artistique.

Il nous paraît opportun de formuler quelques réserves sur la composition du programme. A notre avis, une part excessive y était accordée aux fragments de Wagner. Certes, nous ne pouvions que nous féliciter de l'occasion qui nous était offerte d'entendre des pages célèbres du maître, interprétées par un des plus fidèles dépositaires de sa pensée. Mais deux ou trois morceaux auraient amplement suffi et c'eût été une bonne fortune de voir figurer au programme quelques œuvres de Mozart, de Weber ou de Schumann dont Richter possède les exactes traditions.

Ce que l'on ne saurait admettre, c'est la présence au programme de fragments dénaturés ou altérés. La *Marche funèbre de Siegfried* exige, on le sait, un orchestre formidable : quatre flûtes, quatre hautbois, quatre clarinettes, six harpes, quatre trombones dont un trombone-contrebasse, trois trompettes et une trompette-basse, et surtout les cinq tubas qui



HANS RICHTER

Directeur de la Philharmonique de Berlin.

jouent dans toute la tétralogie un rôle des plus caractéristiques. Il va sans dire que l'orchestre de la Philharmonique ne pouvait s'offrir un tel luxe instrumental. Nous avons entendu la marche de *Siegfried* (admirablement exécutée d'ailleurs), mais réorchestrée et mise à la portée d'un orchestre ordinaire, c'est-à-dire entièrement défigurée.

Pour la mort d'Yseult, la partie de chant est purement et simplement supprimée.

On nous répondra que ces « arrangements » ont été publiés et exécutés avec l'assentiment de l'auteur. Wagner les a tout au plus « tolérés », soit pour des raisons financières, soit dans un but de vulgarisation, mais il a toujours protesté énergiquement contre les nécessités qui le forçaient à subir ces travestissements de sa pensée.

Le plus comique c'est que nos bons « snobs » ont accepté sans sourciller ces versions fantaisistes et infidèles, alors qu'ils prétendent être les seuls confidents du maître et que la moindre coupure au Grand-Théâtre, leur fait pousser des hurlements d'indignation.

L'orchestre de la Philharmonique de Berlin est une magnifique phalange instrumentale, mais qui n'est point supérieure aux grands orchestres parisiens.

Le quatuor est excellent, nourri et sonore, et les parties (souvent sacrifiées dans nos orchestres) d'altos, de seconds violons et de contrebasses y sont supérieurement tenues.

Pour l'harmonie, les bois se montrent sensiblement inférieurs à leurs congénères français. M. Fargues ou M. Bridet, par exemple, interprètent avec infiniment plus d'ampleur le beau solo de cor anglais du *Carnaval romain* et nous estimons que M. Pourteau ou M. Aubrespy se montrent très supérieurs par la qualité du son aux clarinettes de l'orchestre berlinois.

Des bassons excellents, des cors remarquables (notamment un premier cor vraiment exceptionnel) des trompettes au timbre incisif, sans dureté, complètent un ensemble de premier ordre.

Mais ce dont rien ne peut donner une idée, c'est la maîtrise, l'autorité, le profond sentiment musical de Hans Richter dirigeant par cœur les œuvres les plus variées et les plus dissemblables. Des mouvements justes, généralement moins précipités que ceux des chefs parisiens, d'expressives et fines nuances, un respect profond de l'œuvre interprétée, une connaissance approfondie des traditions les plus exactes, une sobriété qui n'exclut point la chaleur et la fantaisie, telles sont les qualités primordiales de ce magnifique musicien.

* *

Des ovations sans fin ont salué Hans Richter et ses musiciens. Il faudrait une brochure pour signaler les exquises trouvailles de cette exécution. Bornons-nous à dire que jamais l'ouverture de *Tannhäuser* ou celle des *Maîtres Chanteurs* (cette dernière peut-être un peu trop rapide) et surtout la symphonie en *ut mineur*, n'ont été rendues avec une plus souveraine autorité, avec une plus intime compréhension.

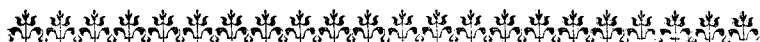
Si le chef est incomparable, ses artistes ont droit à de sincères éloges. On ne peut assurément les placer au-dessus des exécutants français, mais les musiciens allemands *aiment leur art*. Un concert, avec son cortège de répétitions, n'est point pour eux une corvée que l'on subit en rechignant, soutenu par la pensée consolante du « cachet », mais une espèce de ministère, de sacerdoce artistique que l'on exerce spontanément, pour la gloire des maîtres interprétés et pour la satisfaction de l'exécutant.

La note comique de ce beau concert était donnée par une notice distribuée dans la salle avec le programme. Son auteur, en un français baroque et prétentieux, nous apprenait doctement que le *scherzo* de la symphonie en *ut mineur* transporte l'auditoire au sommet du Broocken et que l'ouverture du *Carnaval romain* de Berlioz est un entr'acte de son *Benvenuto Cellini* (antérieur de plusieurs années !) Au lieu de tout ce verbiage, il eût été préférable d'offrir aux auditeurs une courte notice accompagnée des thèmes principaux. Mais pour cela, il faudrait savoir la musique.

Nous ne terminerons pas le compte rendu de ce beau concert sans féliciter M. Dulieux, qui a organisé cette fête artistique, de son activité et de sa courtoisie.

Stolzing.

Bassin de **SOURCE DES CÈVENNES**
VALS
DIGESTIVE, LAXATIVE, DIURÉTIQUE



LETTRE PARISIENNE

Les étrangers arrivent. — Le Parisien ne va plus au théâtre. — Distractions exotiques. — Théâtre de l'Œuvre: le *Cloître*. — Le Japon à l'Ecole des Beaux-Arts et à l'Exposition.

Voilà que des flots d'étrangers nous submergent. Paris n'a plus son ordinaire aspect d'élégance. Ce sont, sur les boulevards, des trollees interminables d'Anglais en complet à carreaux, d'Anglaises vêtues, semble-t-il, des paletots de leurs maris ; d'Allemandes fagotées comme on ne l'est pas dans notre plus lointaine province ; enfin de toutes sortes d'exotiques qui mettent une apparence de carnaval par l'éclat et la bizarrerie de leurs costumes. Dans la rue, cet afflux d'étrangers est amusant. Mais il s'en faut qu'il le soit autant dans les lieux de réunion, dans les théâtres ou concerts.

Je suis entré, hier soir, aux Folies-Bergère pour apercevoir

ce délicieux ballet qui s'appelle *Voyage à Cythère*. Du monde beaucoup, oh oui ! beaucoup... Mais quel public ! Dans les loges, des femmes coiffées de canotiers, des femmes enfermées dans des fourreaux de voyage couleur Khaki ! Ça change un peu des savants décolletages, des merveilleuses compositions de couturières de la rue de la Paix... Cette salle faisait penser, ainsi garnie, à quelque casino de petite ville, avec la gaieté en moins, pourtant. Car tout ce public étranger écoute sans parler, regarde sans manifester ni joie ni mécontentement, sans un sourire ni une moue...

Le mieux était de ne pas sortir les yeux de la scène, si on ne voulait pas les avoir contrariés. C'est ce que je fis. Et bien m'en suis trouvé. Que de beauté, que de grâce, que de voluptueuse séduction dans ces danseuses mal protégées par la transparence des gazes légères. Elles ont, semble-t-il, toute la beauté, toute la grâce, toute la séduction... Alors, me direz-vous, quoi d'étonnant qu'il n'en soit plus dans la salle ? Evidemment.

Non, maintenant, les Parisiens ne vont plus au théâtre, au café-concert où leur élégance se trouverait mal à l'aise. Ils cherchent de plus nouvelles et surtout de plus rares distractions dans les spectacles exotiques de l'Exposition coloniale ; ils vont, rue d'Alger, se faire lire leur avenir dans la main par quelque chiromancien de Kabylie, ou voir les Aïssaouas déguster de petits scorpions en guise de crevettes, et faire leurs incantations.

Rien n'est curieux en effet comme ces incantations des Aïssaouas. C'est un fantastique tableau. Les *raïtas* et le *guellal*, sorte de flûtes aux pavillons évasés, ajoutent à l'uniforme mélodie du tam-tam une suite de trilles assourdissants. Des femmes accroupies se penchent avec terreur vers l'incantateur et poussent des cris lamentables. Debout, devant la cassolette de parfums d'où monte en spirale la fumée d'encens et de benjoin, l'Aïssaoua balance rapidement la tête. Cela dure dix minutes, un quart d'heure. Les lamentations redoublent. La sauvage mélodie des *raïtas* précipite son rythme, augmente l'intensité des sons, qui deviennent de plus en plus suraigus. La tête de l'Aïssaoua suit la mesure, oscille rapide de droite à gauche en pendule affolée. Le sang doit lui monter au cerveau en vagues furieuses. L'instant de l'inspiration ou de l'anesthésie s'approche ; il tombe à terre, hurlant sinistrement. Quand il se relève, il est devenu invulnérable. Il éteint par de tranquilles léchades les charbons les plus ardents, il s'enfonce sans hésiter la pointe d'un sabre dans l'œil.

Les petites dames poussent alors de petits cris ; leurs petits nerfs étant agités de petites secousses produites, est-ce par l'émotion, est-ce par le plaisir ? elles ne savent pas bien... C'est qu'on a pris des drôles de goûts, depuis qu'on a vu à ces mêmes Folies-Bergère, maintenant impraticables, de vrais taureaux combattus par de vrais toréadors, avec de véritables banderilles et du sang, du sang, pour de vrai, giclant et dégouttant sur la scène.

* *

Pourtant, une exception a été faite en faveur du théâtre de l'Œuvre. On est allé y voir avec beaucoup d'empressement la représentation de la pièce de J. Verhoeren, *le Cloître*, jouée déjà en partie l'an dernier à Bruxelles. Il est vrai que là on était sûr de n'être point foulé par les étrangers envahisseurs.

Cette pièce est presque une tragédie. Elle pourrait donc émouvoir. Mais par malheur elle est écrite dans une langue trop peu scénique, trop peu théâtrale, une langue alourdie d'adjectifs multipliés à l'infini.

Ce n'est ni une pièce à thèse, ni une pièce symbolique, c'est un coin de la vie du moyen âge entrevue par un cerveau de visionnaire. Verhoeren a gardé de ses origines flamandes — les Flandres ayant été espagnoles — l'admiration de ces moines frustes, infatigables et durs qui jouèrent un rôle si formidable alors.

Les quatre actes se passent dans le cloître, et la seule passion est le remords. Point de rôle de femmes — ce qui est au moins curieux.

Le vieux prieur du *Cloître* doit désigner son successeur. Autour de lui les moines ambitieux intriguent donc de leur mieux. Pourtant l'un d'eux, dom Balthazar, par sa naissance et ses hautes qualités semble devoir être l'élu. Mais depuis quelque temps on le sent tourmenté, agité. Dans ses promenades il profère des propos étranges, des paroles incohérentes. Quelle folie le possède ?

Enfin il demande au Prieur un entretien, et, au cours d'une scène extrêmement émouvante il lui avoue qu'il est parricide et qu'il a cherché sous la robe blanche des religieux un refuge contre la justice des hommes. Le Prieur lui conseille de faire sa confession publique devant tout les moines réunis. Cependant cet acte ne suffit pas à Balthazar, qui ne peut étrangler en soi la voix du remords et qui veut expier. Il lui faut crier à la foule son crime. Un jour, à l'office public, pendant que la messe se célèbre, on entend un grand tumulte dans la tribune cloîtrée des moines. Derrière le grillage apparaît, hagarde et furieuse, la figure du parricide hurlant son crime. Le scandale est énorme. Les moines, soucieux de l'honneur du cloître, veulent lui imposer silence, mais il s'est fermé au verrou et il faut détruire la tribune à coup de hache. Et tandis qu'on s'efforce d'expulser la foule, les moines, qui tiennent enfin Balthazar, toujours hurlant, le frappent et le chassent comme un sacrilège.

Cette dernière scène est d'un grand effet, elle glace d'horreur... Mais, je le répète, la langue trop riche d'épithètes ne court point assez vite, elle retarde l'action, l'entrave. Poète certes, mais auteur dramatique, pas précisément M. Verhøeren.

Feu Edmond de Goncourt a dû en tressaillir d'aise, en sa tombe : le Japon, son cher Japon triomphe en cet instant, à Paris, comme jamais encore...

Lisez au reste les critiques d'art, ils ne parlent que japonaiseries ces jours-ci. C'est qu'en même temps qu'on ouvrait la section japonaise à l'Exposition, on exposait à l'école des Beaux-Arts la plus complète collection de *Kakemonos* qu'on ait vu.

Un *Kakemonos* — mot qui veut dire littéralement *chose suspendue* — est un tableau japonais. La peinture est sur papier mince ou sur soie, puis appliquée contre un papier épais. Elle s'enroule sur une baguette de bois de pin, ornée de bouts en corne, en ivoire. L'encadrement consiste en bandes d'étoffes unies ou brodées, souvent d'un grand luxe. Une monture riche et délicatement façonnée signifie que l'œuvre est considérée comme ayant une grande valeur.

Toute l'histoire de la peinture au Japon se trouve réunie entre cette collection et celle prêtée à l'exposition par un comité japonais. Il y a des paysages sur fond d'or du douzième siècle, d'une vérité, d'une intensité de vie extraordinaire ; des panneaux de la plus pure époque bouddhique ; des œuvres de l'école qui subit l'influence de la Chine, au treizième siècle... enfin ce sont des œuvres délicieuses de peintre plus modernes, dix-septième et dix-huitième siècles.

Beaucoup des objets d'art livrés là à l'admiration des Parisiens sont inconnus de la plupart des Japonais eux-mêmes. Cela vous étonne ? Lorsque le commerce devint libre entre l'Occident et les îles du Soleil Levant, l'art d'Extrême-Orient devint tout de suite à la mode en Europe. Les amateurs firent main basse sur les merveilles de l'art ancien japonais. Le Japon allait être dépouillé. Une loi intervint qui prohiba la sortie de l'empire de tous les ouvrages offrant un caractère historique ou exceptionnellement artistique, loi absolue, sans exception. Les objets catalogués, pour être conservés là-bas, devinrent sacrés, inaliénables, et surtout intransportables.

Il a fallu des négociations diplomatiques interminables pour que l'empereur, après bien des hésitations, consentit à livrer ses merveilles et voulût bien lui-même envoyer à Paris quelques-uns des plus précieux objets de son trésor artistique.

Sur ces merveilles, tous les collectionneurs sont ces jours-ci, très attentivement penchés... Certains en sont malades, je vous assure.

Profitant de cette fièvre, les marchands tirent de leur réserve les japonaiseries depuis plusieurs années délaissées... et vous allez voir que la mode va être bientôt uniquement aux choses du Japon.

Charles Dulot.



En Voulez-vous des Affiches ?

Impressions d'un POT-A-COLLE

Quel brusque réveil !... Après deux années d'absolu farniente, dans le réduit obscur d'un entrepôt, nous fûmes tirés de notre torpeur, mes compagnons et moi, par la voix claironnante d'un afficheur nous lisant un placard électoral.

Ciel ! quelles expressions !...

Le caporal de semaine venant stimuler l'ardeur des hommes réfractaires à la corvée de quartier, le nocturne conducteur des voitures de vidange abordant un apprenti parfumeur, la dame de la halle, défendant la fraîcheur de ses poissons, employaient, par comparaison à ce candidat, des expressions dignes de M. de Montesquiou !

Nous autres les anciens, vieux débris de dix campagnes électorales, étalant fièrement comme autant de chevrons les ultimes vestiges des colles de la dernière heure et des suprêmes concentrations, nous supportions sans broncher cette avalanche d'injures — nous en avons lu bien d'autres ! — Mais les recrues, les jeunes pots-à-colle fraîchement échappés de la boutique du ferblantier, ne pouvaient en croire leurs manettes.

Quel toupet ! s'écria l'un d'eux.

Silence aux bleus ! riposta un pinceau dénudé, que ses brillants états de service avaient fait surnommer le vieux Colleux, silence.. dis-je ! et comme de vagues murmures se percevaient encore, il ajouta sur un ton emphatique :

C'est nous maintenant, qui *sont* les maîtres du suffrage universel !...

* *

Les maîtres du suffrage universel !... Qui sait ? me disais-je, le premier jour de déambulation, tandis qu'un afficheur me transportait dans le V^e arrondissement, les entrailles brûlantes d'une colle fraîchement préparée et récemment ingérée.

Qui sait ? répétait le pinceau reposant en mon for intérieur et quelle redoutable alliance à opposer à l'union du sabre et du goupillon que celle du seau et du pinceau !... sans négliger la colle.

Mais une main énergique saisissant le pinceau venait détruire



nos chimères, et tandis qu'elle le promenait sur les rugosités de la pierre ou les surfaces polies des urinoirs, mes flancs rudement secoués épandaient le liquide adhésif.



Bleues, jaunes, vertes, orange, chamois, rouges ponceau, canari, les affiches s'étaient le long des parapets, bariolant les portes, escaladant les entresols.

En vouliez-vous des affiches?

Il y en avait pour tous les goûts et pour toutes les aspirations : Ravarinistes, libéraux, radicaux, sociaux, ouvrieres, sans oublier le candidat solitaire qui parlait d'un Jugement devenu pour lui le Jugement dernier !

Et les badauds de s'arrêter, de lire...

— Quel gaillard ! dit quelqu'un...

— Vous êtes bien aimable, répondit un monsieur non moins aimable.

Il y avait maldonne : le premier passant faisait allusion à mon afficheur, immense géant si haut sur tiges que, sans effort, il plaçait des affiches sur les fenêtres des entresols.

Plus loin, un électeur influent critiquant les agissements de Galliffet, qu'il traitait de « culotte de peau », s'attira une violente réplique d'un élégant gentleman auquel on eut mille peines à faire comprendre qu'il s'agissait du ministre de la guerre.

La réconciliation fut bientôt faite par la dégustation d'un verre de l'excellente liqueur jaune adoptée par les... adjoints, et comme la tournée touchait à sa fin, mon afficheur géant put s'en offrir une carabinée, sous le prétexte fallacieux que les trois lettres S. P. A., ornant sa casquette, signifiaient clairement Société protectrice des apéritifs !

Après Vaise, Bellecour.

Après l'afficheur tambour-major, le colleur nain. Mon premier maître allumait sa pipe à la flamme des becs de gaz, le second frôlait les soupiraux de caves.

Et quelle maladresse !

A chaque instant, un brusque cahot m'envoyait heurter la chaussée, et la colle, s'échappant de mon âme, allait éclabousser les passants.

Avec ça, le bonhomme se piquait de belles manières et déplorait sa déchéance. Ancien membre du corps municipal des sapeurs-pompiers, ex-ordonnateur des Pompes Funèbres, il en était réduit à manier le pinceau et à déplorer ses infortunes conjugales.

Ce que je fus secoué, ballotté, bousculé !

Entre deux coups de pinceau, les épithètes ruisselaient et tombaient en cascade de sa bouche édentée — Les canailles ! quel toupet !... me faire ça, en famille..., lui, un assomptionniste !

De qui parlait-il ? Des candidats ou des amants de sa femme.

Cruelle énigme, je ne le saurai jamais.

Place Bellecour, les choses se gâtèrent, le pompier-afficheur, ayant voulu coller quelques toupets sur la tunique d'un gardien de la paix, fut appréhendé et conduit au poste.



Devant le représentant de l'autorité, il répondit pour s'excuser :

« Ces gens-là ne font rien pour le pauvre monde, vous verrez qu'ils passeront au premier tour.

Pas de ballottage ! Comment voulez-vous qu'on puisse aimer la République, puisqu'ils suppriment notre gagne pain ! »

Du poste de Bellecour je vins échouer au poste de l'Hôtel-de-Ville.

Dans le deuxième arrondissement, je collais les affiches de deux listes différentes ; dans le premier, l'affiche que je faisais adhérer aux murailles réunissait les noms de candidats pris aux choix dans tous les comités.

C'était gentil, n'est-ce pas ?

Ainsi Gailleton, qui marchait avec Clavel, aurait dû nous remercier de les avoir recommandés aux électeurs.



Ingratitude humaine.

Gailleton et Clavel nous firent empoigner brutalement. Un officier ministériel nous déclara hors la loi, je fus renversé, foulé aux pieds, mon afficheur conduit au violon.

Encore une erreur judiciaire ! murmurait le pauvre diable qui, jadis, combattit dans l'Affaire; heureusement, ajouta-t-il, je connais M. Appleton, j'irai me plaindre à lui.

..

Que vous narrer encore ?

Nos mésaventures dans le troisième arrondissement, quartier de batailles par excellence.

Combien alléchantes cependant étaient les professions de foi ! Véritables chants de rossignol, elles semblaient devoir charmer l'électeur et le transformer en petits babies doux comme les chevreaux qui paissent dans les vertes prairies.

Mais il y a loin de la coupe aux lèvres, et c'est surtout en politique que l'on voit surgir de féroces Cain prêts à égorger les tendres Abel !...

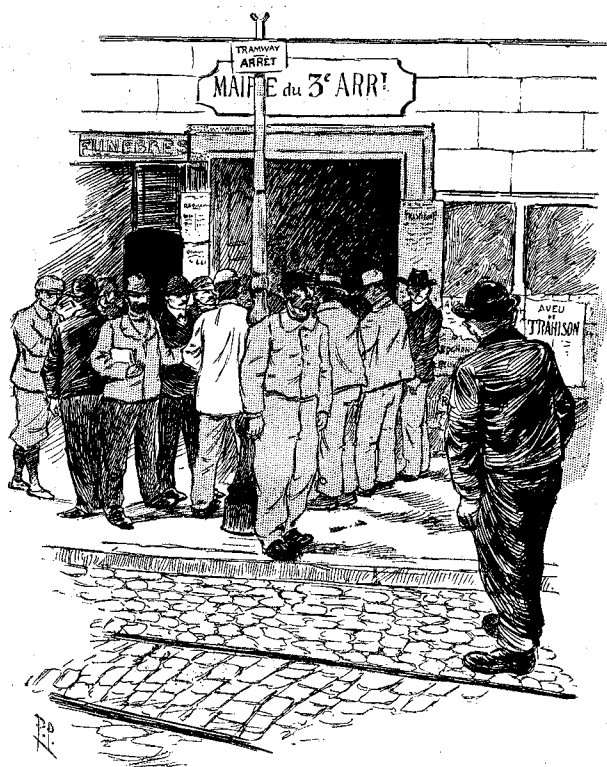
Rue du Champ-Fleuri, nous fûmes abordés par une bande d'escarpes qui nous demanda la bourse ou la vie.

Le pot et la colle ! répondit l'afficheur avec un cynisme révoltant...

C'en était fait de moi, mais les trois lettres S. P. A., frappèrent le regard de nos agresseurs. Société protectrice des aminches ? fit l'un d'eux. Nous étions sauvés.

Avenue des Ponts, nouvelle alerte. Un compagnon armé d'une éponge et d'une marmite, collait les manifestes du Père Peinard.

Il nous dévisageait avec méfiance...



Cette fois encore les trois lettres magiques désarmèrent son courroux.

Il avait traduit :

Société protectrice des anarchistes, et nous pûmes continuer notre utile besogne sur les flancs rebondis d'une colonne de Jonage.

Le sixième arrondissement vit mon apothéose et ma chute.

Les affiches annonçant des candidatures variées comme les herbes de la Saint-Jean, depuis la fougère aux fines dentelures,

jusqu'aux fagots encore verdissants, je collais tout.... et je me vidais, telle une fontaine dont on voit l'eau...



Les professions de foi remplaçaient les démentis, et je venais d'entendre un *chambard* énorme et quelqu'un crier :

Va ! lis ! quand pareil au choc d'un *maillet*, je fus frappé d'un coup *sabrant* tout.

J'étais fêlé.

Lecteur, verse sur moi une dernière *darme* ; victime du premier tour, je me suis désisté avant le ballottage !

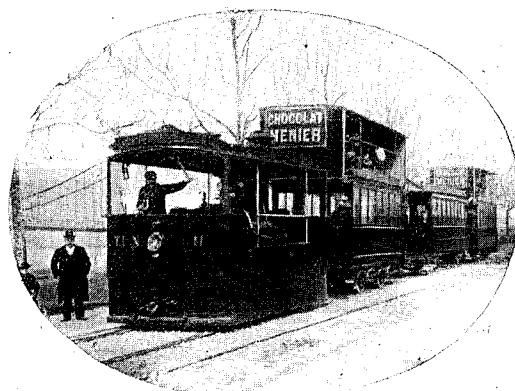
Firluth.



Les Excursions du Dimanche

— Suite —

FONTAINES et NEUVILLE-SUR-SAONE (1)



Le tramway de Neuville à Lyon.

Quelle ravissante promenade à faire en suivant les rives de la Saône, et quelles commodités de transports !

Bateaux-Mouches jusqu'à l'Ile-Barbe.

Tramways à vapeur du quai de la Pêcherie à Neuville.

Chemins de fer par Perrache ou la Croix-Rousse.

La traversée de la ville jusqu'à Vaise est trop connue pour que nous en fassions une nouvelle description ; nous commencerons notre itinéraire au pied de la tour de la Belle-Allemande.

Au milieu des cheminées des usines, une tour ronde se dresse, haute de huit étages. C'est la *tour de la Belle-Allemande*, bâtie au xiv^e siècle par les moines de l'Ile-Barbe pour surveiller la Saône et y assurer le péage.

(1) Extrait des guides, *Le Sud-Est de la France*, édition de la S. P. A.

Le pont Mouton, orné de portes monumentales, est un trait d'union important entre les deux rives ; à son extrémité droite est la station de départ du tramway d'Ecully ; à ses pieds, les bateaux-mouches terminent leur traversée de Lyon et repartent pour desservir l'île-Barbe.



Saint-Rambert - l'île-Barbe (Phot. Victoire).

C'est là aussi qu'est notre première station. Le pont de la Gare dépassé, nous avons franchi la prison où Lyon retient la Saône : la colline de la Duchère s'écarte.

Une petite plaine a trouvé place entre Ecully et Rochemadon, au débouché de la vallée qui descend du plateau de Champvert et de la Demi-Lune. On y voit une grande partie de Vaise, les constructions et les lignes sur viaduc de la Compagnie P.-L.-M., une foule d'usines et le quartier de l'Industrie dans lequel on a creusé à la Saône le port minuscule appelé la Gare d'eau.

Nous voici à la Caille, point de départ des canotiers pour remonter la rivière : là aussi la colline de Caluire s'est un instant retirée, laissant une anse assez large où s'étendent les jardins de l'Etablissement d'hydrothérapie.

A droite, la vue se repose sur de belles villas, au milieu d'épais ombrages, au-dessus desquels, avec les allures d'un vaste château moderne, se dresse le lycée de Saint-Rambert. Un château, entouré d'un beau parc, à M. Giraud, avance sur la Saône sa terrasse circulaire. Au quai de Serin succède le quai de Cuire.

Voici l'île-Barbe qui s'avance en pointe comme la proue d'un bateau descendant la rivière. On y parvient par un pont aboutissant à Saint-Rambert ; en son milieu, un escalier assure la communication avec l'île.

Île-Barbe (*Insula Barba*) fut habitée par les moines dès les premiers siècles de l'ère chrétienne. Détruit par les Sarrasins, le monastère fut rebâti par les soins de Charlemagne qui le combla de richesses et y déposa le fameux olifant de son neveu Roland. L'île-Barbe devint une riche abbaye d'où relevaient une foule de couvents, de chapelles et de prieurés, du Beaujolais jusqu'au fond du Lyonnais, des Dombes au Forez ; le cours de la Saône lui appartenait de Lyon à Trévoux. Le monastère était devenu une véritable place forte, crénelée et défendue par un donjon. Les bandes du baron des Adrets le dévastèrent et le brûlèrent en 1562 ; il fut rebâti en partie et passa, deux siècles plus tard, dans les mains des chanoines de Saint-Jean, dont on voit encore l'écusson sur la porte du donjon, et qui installèrent une maison de convalescence pour les prêtres vieux ou infirmes ; il fut mis en vente et morcelé définitivement sous la Révolution.

Il ne reste que quelques fragments des anciennes portes, mais la forteresse elle-même, le Châtelard, avec ses tours et ses remparts, échappa à la destruction, grâce à sa transformation en caserne.

L'île est un rocher que les alluvions de la Saône ont lentement recouvert d'un peu de terre végétale : elle est longue de 560 mètres et large de 125. A l'intérieur, les vieilles maisons abbatiales ont à peu près disparu pour faire place à des pavillons, des kiosques, des jardins où l'humidité du sous-sol entretient une végétation de forêt vierge.

L'endroit le plus agréable est l'extrémité méridionale avec sa

vaste esplanade, ombragée par des arbres magnifiques ; au temps du monastère, un pilori y était dressé en permanence et la pointe s'appelait place du Poteau-de-Justice.

Le bateau s'est engagé dans l'écluse ; les portes vont se refermer derrière lui pendant qu'en avant d'autres portes s'ouvriront peu à peu sous l'effort des engrenages qu'un homme manœuvre au moyen d'une roue dentée.

A gauche et rive droite, c'est l'église de Saint-Rambert et les maisons qui l'entourent.

Sur le quai se détache tout blanc le nouvel hôtel de l'Union nautique, dont les baies vitrées prennent jour sur une large terrasse et dont le fronton porte la hampe du pavillon de la Société.

L'horizon commence à s'élargir, et là prend naissance une série de magnifiques propriétés, à signaler celle de la Grange, puis la Villa Ombrosa, et surtout le Vernay, appartenant à la ville de Lyon. A gauche, un superbe château pointe dans le ciel trois flèches élancées ; c'est le château de la Chaux. Après lui, on distingue le toit carré de l'église de Collonges.

Un double trait barre la Saône : c'est le pont du chemin de fer et le pont de Collonges. Le premier, large tresse de fer, franchit le quai par un arc de pierre qui vient s'arc-bouter à l'orifice du tunnel réunissant la ligne de Genève à celle de Paris par une voie souterraine en dessous de la Croix-Rousse et de Caluire.

La Saône commence à s'élargir, creusant des chenaux, formant les îles d'Island et de Roy.

Plusieurs mamelons boisés, séparés par de charmants petits vallons, descendent du plateau sur lequel est assis le camp de Sathonay ; au versant de l'un d'eux est bâti le chemin de Roy, entouré d'un parc magnifique qui regarde l'île du même nom.

Puis le lit de la rivière, débarrassé de ses obstacles, apparaît vaste et uni ; le quai de Fontaines forme un cercle où abondent restaurants et hôtels.

Fontaines (9 kil.).

Fontaines-sur-Saône, qui fut Saint-Louis-de-Fontaines, avant la Révolution, tire son nom des nombreuses sources et ruisseaux qui arrosent ses prairies et font tourner la roue de ses moulins.

Le ruisseau des Combes vient se jeter dans la Saône à l'entrée du village, sous un pont que traverse la route et appelé Pont-Cardinal parce qu'avant sa construction, prétend-on à tort, les eaux grossies par les pluies, arrêtaient Richelieu qui se rendait à Paris.

Un superbe horizon s'étale à nos yeux ; tout l'amphithéâtre de montagnes où les croupes du mont Thou montrent les blessures béantes de leurs carrières que, depuis quatre siècles, on n'a cessé d'exploiter pour bâtir plus de la moitié de Lyon.



Hôtel de l'Union nautique (Phot. Victoire).

A droite, une levée, qui sert de chemin de halage, coupe la Saône et sépare le courant d'une lône endormie, où se jette le ruisseau des Vosges, dont l'eau baigne la petite place, ornée d'une sorte de portique à côté duquel est placé, sur un socle de pierre, le beau buste en pierre du poète Pierre Dupont, inauguré en 1893, grâce à la

générosité de M. Guimet. C'est là que la route rejoint le bord de la rivière; une rangée d'arbres lui fait escorte. Le coteau de *Roche-taillée* se montre au-dessus de son village, à l'entrée du ravin que franchit hardiment un viaduc du chemin de fer de Lyon à Trévoux.

Voilà *Fontaine-Saint-Martin* dont Fontaines-sur-Saône n'était jadis qu'un hameau. Ce joli village est enfoui dans la verdure, bien ramassé et bien coquet, l'église est un monument rustique, de style indéfinissable. Beaucoup de petits moulins à farines sur les bords du ruisseau des Vosges. Le vieux château du Buisson fut la demeure de la famille de Barrot du Soleil, bienfaiteurs de l'Hôtel-Dieu de Lyon. Les armes sont gravées sur le portail sculpté, au milieu d'un lambrequin style Louis XIV, du plus bel effet. Pendant la Révolution, Fontaines-Saint-Martin fut appelé « Brutus-la-Fontaine » : en haut de la petite colline de la Ruelle qui domine le village, Dubois-Crancé avait établi une batterie qui tirait sur les retranchements des Lyonnais.

Après le pont de Couzon, *Fleurieu-sur-Saône* et les îles de *Rontout* surgissent au milieu de la Saône; au-dessus des arbres, *Albigny* dresse sa vieille église. En face sont les grands bâtiments du pensionnat des Frères de Bellegarde; un peu plus bas, le ruisseau de Ronjean vient se jeter dans la rivière, après avoir contourné Neuville, dont le pont, les promenades et le dôme de l'hôpital apparaissent successivement.

Neuville (15 kil.).

Neuville est une jolie petite ville avec son quai superbe, sa place, ses rues assez larges et ses maisons bien construites, elle est le point terminus de notre excursion d'aujourd'hui.

Les touristes trouveront dans ses établissements réputés, un accueil engageant et ce qui ne gâte rien une cuisine savoureuse. D'agréables promenades et de superbes points de vue sur la Saône, les retiendront souvent et les ramèneront toujours vers ce ravissant pays.



JOSÉ DUPUIS

C'est au moment même où paraît le premier volume du théâtre de Meilhac et Halévy, que disparaît le comédien qui en a été l'interprète le plus fin, le plus comique et le plus personnel, José Dupuis, qui pendant plus de trente ans a tenu la première place, sur la scène des Variétés — Dupuis qui créa le beau Pâris, dans la *Belle Hélène*, Falsacappa, des *Brigands*, qui a été, tour à tour, le sire de Barbe-Bleue, le soldat Fritz de la *Grande-Duchesse*, pour ne parler que du répertoire de Meilhac et Halévy, mais qui a attaché son nom à tous les succès de la scène du boulevard Montmartre, depuis 1861, époque à laquelle il a débuté sous la direction des frères Cogniard, jusqu'en 1896, époque à laquelle il avait renoncé au théâtre, à cette heure fatale où le comédien, pour une cause, ou pour une autre, doit « rentrer dans la coulisse ».

Tous ceux de la génération actuelle, et aussi de la génération précédente, ont pu voir ce comédien si fin et si sincère dans sa naïveté voulue, d'un naturel si parfait qu'il s'imposait, fantaisiste exquis, dont les excentricités éclataient de finesse, dont les grimaces étincelaient d'esprit, persuasif dans sa bonne humeur, et d'une vérité parfaite dans son comique vécu, où le suivaient tous ses tics, qu'il maniait avec une habileté sans pareille. Jamais commun, jamais grossier, toujours de sang-froid, au milieu de ses exubérances, et ayant au suprême degré cet instinct particulier, qui est le vrai sentiment du théâtre.

Musicien consommé, doué d'une voix de ténor comique d'une étendue singulière et d'une souplesse étonnante, il ne réussit pas moins dans l'opérette que dans la comédie, et sa voix s'y grimpait à des hauteurs telles, où il se livrait, sans vertige, à une véritable gymnastique musicale, que les rôles écrits pour lui, entre autres par Jacques Offenbach, n'ont, pour ainsi dire, pu jamais être chantés par un autre.

Il était né en Belgique, à Liège, en 1831. Son père, qui était professeur de dessin à l'Académie de cette ville, lui fit apprendre la musique; à dix-huit ans, le jeune José débuta dans une troupe d'amateurs où il chanta des chansonnettes avec un tel succès que le

directeur du théâtre de Liège l'engagea aussitôt. Vers 1854, il vint à Paris, et entra au théâtre de Bobino — du Luxembourg, si vous le préférez — la petite scène fameuse située rue Madame, au coin de la rue de Fleurus, un boui-boui qui a disparu depuis bien des années déjà, sous la pioche des démolisseurs.

En 1855, il quitta la rive gauche et fut engagé au théâtre des Folies-Nouvelles qui, en ce temps-là, était dirigé par Louis Huart, l'ancien rédacteur en chef du *Charivari*, celui qu'on appelait le « plus grêlé des enfants de la terre ». Il s'y fit remarquer par sa maigreur extrême et par son originalité étonnante, et devint rapidement le favori, d'abord du public du quartier, qui formait le fond de la clientèle du théâtre, ensuite, du public boulevardier qui, par snobisme de bon ton, venait au boulevard du Temple.

En 1859, les Folies-Nouvelles devinrent théâtre Déjazet, Dupuis y fut engagé, comme premier sujet, et joua avec la célèbre comédienne, qui avait donné son nom au théâtre, dans les *Premières armes de Figaro* et aussi dans *Monsieur Garat*, les débuts dramatiques de Victorien Sardou, et son premier succès.

En 1861, il entra aux Variétés, où il accomplit sa carrière, car il ne quitta jamais la scène du boulevard Montmartre, dont il faudrait passer en revue tout le répertoire, si on voulait énumérer les succès qu'il y obtint.

Dès 1864, lorsque Offenbach se confina sur cette scène et en fit le champ-clos de ses opérettes, il adopta immédiatement Dupuis pour son comédien favori. L'homme lui plaisait, il y avait entre eux comme une affinité de maigreur. Il disait en parlant de lui : « Il a des jambes presque aussi maigres que les miennes et, en les réunissant toutes les quatre, nous pourrions faire *IIII* en chiffres ! » Mais le chanteur lui plaisait plus encore que l'homme. Sa voix métallique, claire, pénétrante, d'un timbre haut perché, si particulier, qui se prêtait, sans casser jamais, à des tours de force de sonorité, tout en donnant à volonté des notes de tendresse ou des nasalités comiques, le transportait d'aise et lui causait des surprises joyeuses. Lorsque, au finale du premier acte de la *Belle Hélène*, Jacques Offenbach, qui conduisait l'orchestre à la répétition, entendit le déchaînement de cette voix si juste dans sa stridence, jeter au vent le fameux refrain nasal :

Pars pour la Crête!
Pars pour la Crête!!
Pars, pars, pars.

avec une furia endiablée, se terminant par des « turlututus », comme en font les poseurs de robinet qui s'annoncent dans les rues, il jeta son bâton et se leva pour applaudir.

Quand la voix de Dupuis perdit sa fraîcheur et sa force, il renonça peu à peu aux rôles d'opérette, tout au moins les évita le plus possible, et à mesure que le chanteur s'effaçait, le comédien s'affirmait et se perfectionnait au point de prendre la première place, et ce fut alors toute une série nouvelle égale, sinon supérieure à la première. Celle-ci accomplie surtout sous la direction du regretté Eugène Bertrand, en une vingtaine d'années, pendant lesquelles José Dupuis eut pour partenaire principal, d'abord Anna Judic, avec laquelle il créa les *Charbonniers*, *Lili*, la *Roussotte*, *Niniche*, la *Femme à Papa*, puis, plus tard, Réjane, qui fut sa commère dans *Décoré*, de Meilhac, dans *Monsieur Betzy*, où le comédien se surpassa lui-même.



Concerts et Spectacles

Horloge. — Saison d'Été. (Bureau à 8 heures, Rideau à 8 h. 1/2). Mercredi 16, jeudi 17 et vendredi 18 mai, trois représentations de la tournée *La Bodinière* de Paris, sous la direction Marcel Chardin.

Marcelle Norcy, du Tréteau de Tabarin; Clément-George, du Chat-Noir; Henri Gréjois, des Mathurins; Rouvière, du Théâtre Cluny; Madame S. Maurice, du Théâtre Cluny; M. Gaillard, du Théâtre du Palais-Royal; M. Marsal, de la Roulotte, joueront les rôles qu'ils ont créés dans la *Revue au Temps Boer*, de Dominique Bonnaud et Numa Blès, l'immense succès actuel du Tréteau de Tabarin. *P'tit Loulou*, vaudeville en un acte, de A. de Caillavet, représenté cent fois au Théâtre des Mathurins. *La Vertu d'Adhémor*, comédie en un acte, de D. Bonnaud et N. Blès, le grand succès de la Bodinière. Intermèdes chatnoiresques par M^{lle} Marcelle

Norcy, dans ses Chansons montmartroises et dans le répertoire Dominique Bonnaud, et MM. Clément-George, Henri Gréjois, Rouvière et Marsal, dans leurs œuvres.

Prix des Places : Fauteuils et Loges, 5 fr. (en location, 5 fr. 50); Premières, 3 fr. (en location, 3 fr. 25); Secondes, 1 fr. Pour la location, s'adresser à l'Horloge, de 10 heures du matin à 9 heures du soir.

Casino. — Le cosmographe Thompson a toujours les faveurs du public, les vues cinématographiées s'appliquant toutes à la guerre du Transvaal, et excitant un intérêt bien compréhensible.

La partie concert, avec Sylvain, les sœurs O'Meers, l'ombromaniste Torbay est également applaudie.

Aujourd'hui, matinée avec le même spectacle que le soir.

Eldorado. — Les *Petites Brebis* ont été jouées, jeudi soir, devant une chambrée aussi nombreuse qu'élégante, et l'opérette de Varney a obtenu un succès aussi franc que légitime.

M. Jean avait engagé pour tenir les premiers rôles des artistes ayant déjà joué la pièce. On n'a donc pas eu à souffrir des hésitations qui souvenent enlèvent aux premières représentations une partie de leur intérêt et compromettent parfois le sort de l'œuvre jouée. M^{me} Couders, dans le rôle de Fanny, et M^{me} Elys dans celui d'Alice ont été toutes deux vivement applaudies et avec raison. Elles chantent avec goût et jouent avec beaucoup d'entrain. MM. Gardon (Christian) et Dupuis (Fifrelin) ont, de leur côté, tout ce qu'il faut pour tenir, en nous donnant quelques illusions des rôles de tout jeunes gens assez difficiles.

A côté d'eux M^{me} Derma, que nous avons déjà applaudie dans la revue *Ah! Penses-tu!* Boissac, vraiment parfait, Ratée, un jardinier-type, ont contribué au succès de la pièce dans une large mesure. Les pensionnaires, tirées sur le volet, ont enlevé les ensembles de façon à soulever les applaudissements de la salle et à nous prouver, une fois de plus, que M. Gerin fils est un chef d'orchestre de la bonne école.

Nous ne voulons pas terminer ce compte rendu sans dire combien est impressionnant le numéro présenté par Sevems-Schoffer. En même temps qu'un jongleur étonnant, Schoffer est un athlète d'une force peu commune et, en même temps, d'une grâce qui fait que l'on n'a aucune impression de l'effort énorme nécessité par certains tours.

BIBLIOGRAPHIE

Chemins Bressans (Storek, éditeur, Lyon). — Sous ce titre, M. Francisque Renard publie un charmant recueil de nouvelles. D'heureuses qualités d'observations, un juste sentiment de la nature, de la bonne humeur et du naturel, tels sont les mérites essentiels de l'auteur, qui traduit ses impressions en un style clair et sans prétention.

Une exquise préface de notre collaborateur et ami Ducoin présente aux lecteurs le nouveau volume de M. Renard, et « ses tableaux d'une observation délicate, d'un charme profond, d'une simplicité confiante et sereine. »

« S'il est un langage, parisien avant tout, dont la marque reste inimitable, ajoute notre distingué confrère, n'y aurait-il pas aussi une langue littéraire que la Province parlerait mieux que tout autre; qui serait faite de ses pensées, de ses forces secrètes; où elle retrouverait sa race et ses affinités lointaines, dans laquelle, enfin, elle aussi saurait inspirer des œuvres excellentes et belles?... »

« Les *Chemins Bressans* de M. Francisque Renard sont parmi ces œuvres. Ils nous conduisent dans la sincérité de la nature paysanne. »

Nous ne doutons pas que cet aimable volume, élégamment édité, patronné par un lettré aussi subtil que notre ami Ducoin, ne rencontre auprès du public, tout le succès qu'il mérite.

H. M.

Echos et Nouvelles

Voici le moment des départs à la campagne; il faut donc songer aux installations d'été, l'administration des *Grands Magasins Universels*, toujours à l'affût des bonnes occasions, met actuellement en vente une série merveilleuse de services de table, offerts à des prix inouïs de bon marché.

Mais ce n'est pas seulement dans le rayon de la vaisselle et des cristaux que nos lectrices trouveront à faire de précieuses acquisitions :

nous les engageons vivement à visiter aussi les comptoirs de meubles de jardins, jouets, ameublements, etc.; elles pourront y constater, avec nous, que les *Grands Magasins Universels* justifient pleinement la vogue méritée qu'ils ont rencontré près de la clientèle lyonnaise.

~ **Nouvelles théâtrales.** — Nous aurons, le vendredi 18 mai prochain, une représentation tout à fait intéressante au théâtre des Célestins.

Les artistes de la Comédie-Française viendront jouer *Froufrou*, la charmante comédie de Meilhac et Halévy.

Chaque artiste interprétera le rôle qu'il joue actuellement au Théâtre-Français.

M^{lle} Lara jouera le rôle de Froufrou; de Féraudy celui de Briard; Duflos celui de Sartorys; Desormes celui de Valréas, etc.

~ Les Allemands et les Autrichiens ont annoncé, il y a quelques temps, la guérison par l'opération du cancer et du lupus. Nous sommes heureux d'annoncer au public lyonnais qu'un de nos distingués concitoyens, M. Prat-Tarp, aidé de quelques collaborateurs, vient d'obtenir sans opération la guérison certaine de ces deux affections.

Le gouvernement s'intéresse à la question.

~ Notre confrère Aderer nous donne les raisons pour lesquelles le manuscrit original d'*Hernani* se trouvait au lendemain de l'incendie de la Comédie-Française dans le bureau même de M. Jules Claretie, alors que tous les manuscrits de Victor Hugo avaient été légués à la Bibliothèque nationale.

M. Paul Meurice, interprète fidèle de la pensée de Victor Hugo, avait remis le manuscrit d'*Hernani* à M. Claretie parce que Victor Hugo lui-même a formellement manifesté sa volonté :

— Je lèguai et lègue tous mes manuscrits à la Bibliothèque nationale, excepté celui de ma première pièce, *Hernani*, qui, reçue à la Comédie-Française, appartient à la Comédie-Française. C'est pour moi une dette de reconnaissance. *Hierro* sera là chez lui.

Et M. Paul Meurice, après avoir fait artistiquement relier le manuscrit, l'a apporté à M. Jules Claretie, qui l'avait dans son bureau pour permettre à MM. Glachant de compléter et d'achever leur remarquable et minutieux travail sur les *Manuscrits de Victor Hugo*. Les deux critiques et biographes avaient même travaillé deux jours auparavant dans la pièce attenante au cabinet de l'administrateur.

Et voilà pourquoi, tous les manuscrits de Victor Hugo étant entre les mains de M. Léopold Delisle, le seul autographe d'*Hernani* appartient, comme celui de *Lorenzaccio*, de Musset, à la Comédie-Française.

~ Le cinquantenaire de *Lohengrin* aura lieu le 28 août prochain, cette œuvre ayant été jouée pour la première fois au théâtre de la cour de Weimar, le 28 août 1850, sous la direction de Liszt. L'intendance du théâtre grand-ducal de Weimar a l'intention de fêter cet anniversaire par une représentation extraordinaire de *Lohengrin* avec le concours de plusieurs artistes notables, invités spécialement pour cette soirée. On demandera à M. Siegfried Wagner de conduire l'œuvre de son père.

~ La reine Victoria a octroyé, sur sa liste civile, une pension de 2,500 francs par an à M. Sims Reeves, le « ténor national, » qui est âgé de soixante-treize ans et dont la situation de fortune n'est rien moins que brillante. Nos lecteurs se rappellent que l'artiste s'est remarié, il y a trois ans à peine, avec une toute jeune fille.

~ La Société artistique qui avait assumé la direction du théâtre du Caire s'est dissoute après avoir, dit-on, perdu une quarantaine de mille francs dans la dernière campagne. On ajoute qu'une subvention de 3,000 livres sterling (75,000 francs) sera accordée à ce théâtre pour la saison prochaine.

~ L'inauguration du fameux salon Perosi, organisé à Milan pour l'exécution exclusive des œuvres du jeune prêtre compositeur, est fixée, dit-on, au 25 avril prochain. Elle aura lieu avec la première audition de son nouvel oratorio, *L'Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem*.

Le Gérant : GOJON.